

“ Oui peut-être, mon blond, parmi les autres hommes  
 “ Tu seras marqué pour souffrir,  
 “ Car le chemin est dur sur la terre où nous sommes ;  
 “ Mais j’y serai pour te chérir.

“ Et va, je prierai tant sur ta petite tête,  
 “ Que le Tout-Puissant m’entendra ;  
 “ Que tes jours couleront comme un beau jour de fête,  
 “ Et que l’amour te sourira ! ”

C’est ainsi que pour elle ou glacée ou brûlante  
 Plus d’une nuit doit se passer,  
 J’usqu’à l’heure où dorant la persienne mouvante,  
 Le jour commence à se glisser.

Heureux qui peut se dire être aimé d’une mère !  
 Pauvre enfant chétif et chagrin,  
 Peut-être il n’aura pas d’autre amour sur la terre  
 Pour le consoler en chemin !

Pour moi, Seigneur, tu sais que d’amour infinie  
 Fut dépensée à mon berceau,  
 Quand, petit et pleurant, dans ma jeune agonie  
 Je luttais contre le tombeau.

Oh ! s’il est dans le ciel une place plus belle,  
 Une place plus près de toi,  
 O Seigneur Tout-Puissant ! fais qu’elle soit pour elle,  
 Pour elle qui veilla sur moi !

JUST VEILLAT.

## LA FETE DES ROIS.

*De la fête la royauté  
 Ne rompt pas, comme à l’ordinaire,  
 Cette touchante égalité  
 Qui n’existe plus sur la terre.*

MARECHAL.

Les cœurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d’épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L’aïeul retiré pendant le reste de l’année au fond de son appartement, réparait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui, depuis longtemps, ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté ; les cœurs étaient épanouis ; la salle du festin était décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau ; au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait au sort les royautés éphémères ; on se passait un sceptre qui ne pesait point aux mains du monarque. Souvent une fraude, qui redoublait l’allégresse des sujets, et n’excitait que les plaintes de la souveraine, élevait au trône la fille du lieu et le fils du voisin nouvellement arrivé de l’armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu’ils étaient de leur couronne ; les mères soulaient, et l’aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d’autre secours, cette première part, appelée la part des pauvres. Des jeux de l’ancien temps, un bal, dont quelque vieux serviteur était le musicien, prolongeaient les plaisirs, et la maison tout entière, nourrices, enfants, fermiers, domestiques et maîtres, dansaient ensemble la ronde antique.

CHATEAUBRIAND.

## DE L’ESPRIT ET DU TALENT.

*L’esprit qu’on veut avoir gâte celui qu’on a.*

GRESSET.

Il y a cette différence entre ces deux présents de la nature, que l’esprit, à quelque degré qu’on le suppose, est plus avide de concevoir et d’enfanter ; le talent, plus jaloux d’exprimer et d’orner.

L’esprit s’occupe du fond qu’il creuse sans cesse, le talent s’attache à la forme qu’il embellit toujours ; car, par sa nature, l’homme ne veut que deux choses : ou des idées neuves ou de nouvelles tournures ; il exprime l’inconnu clairement pour se faire entendre : il relève le connu par l’expression pour se faire remarquer. L’esprit a donc besoin qu’on lui dise : *Je vous entends* ; et le talent : *Je vous admire*. Il est donc vrai que c’est l’esprit qui éclaire, et que c’est le talent qui charme : l’esprit peut s’égarer sans doute, mais il craint l’erreur ; au lieu que le talent se familiarise d’abord avec elle, et en tire parti : car ce n’est pas la vérité, c’est une certaine perfection qui est son objet ; et les variations, si déshonorantes pour l’esprit, étonnent si peu le talent, que, dans le conflit des opinions, c’est toujours la plus brillante qui l’entraîne. D’où il résulte que l’esprit a plus de juges, le talent plus d’admirateurs ; qu’enfin, après les passions, le talent dans l’homme est ce qui tend le plus de pièges au bon sens. Ce n’est pas qu’il n’y ait beaucoup de gens d’esprit sans un peu de talent, ni beaucoup de grands talents sans quelque dose d’esprit ; je parle seulement de la partie dominante dans chaque homme. Mais il y a généralement plus d’esprit que de talent en ce monde : la société fourmille de gens d’esprit qui manquent de talent.

L’esprit ne peut se passer d’idées, et les idées, ne peuvent se passer de talent : c’est lui qui leur donne l’éclat et la vie ; or, les idées ne demandent qu’à être bien exprimées ; et, s’il est permis de le dire, elles mendient l’expression. Voilà pourquoi l’homme à talent vole toujours l’homme d’esprit : l’idée qui échappe à celui-ci, étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n’en est pas ainsi de l’écrivain à grand talent ; on ne le peut voler sans être reconnu, parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu’on arracherait à Hercule sa massue, plutôt qu’un vers à Homère.

L’esprit, qui trouve l’or en lingots, ajoute aux richesses du genre humain ; mais le talent façonne cet or en meubles et en statues qui ajoutent à nos jouissances, et sont à la fois pour nous sources de plaisirs et monuments de gloire. On peut rendre heureusement les pensées des philosophes : ils ne craignent pas la traduction qui tue le talent. L’homme qui n’aurait strictement que de l’esprit ne laisserait que ses idées ; mais l’homme à talent ne peut rien céder de ce qu’il fait ; il a, pour ainsi dire, placé ses fonds dans la façon de ses ouvrages. On dirait en effet que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu’entre les mains du talent.

La différence du talent à l’esprit entraîne aussi pour eux des conséquences morales. Le talent est sujet aux vapeurs de l’orgueil et aux orages de l’envie ; l’esprit en est plus exempt.

Voyez d’un côté les poètes, les peintres ; de l’autre, les penseurs, les métaphysiciens, les géomètres ; c’est que l’esprit court après les secrets de la nature, qu’il n’atteint guère ou qu’il n’atteint que pour mieux se mesurer avec sa propre faiblesse ; tandis que le talent poursuit une perfection humaine dont il est sûr, et a toujours le goût pour témoin et pour juge ; de sorte que le talent est toujours satisfait de lui-même ou du public, quand l’esprit se méfie et doute de la nature et des hommes. En un mot, les gens d’esprit ne sont que des voyageurs humiliés qui ont été toucher aux bornes du monde, et qui en parlent, à leur retour, à des auditeurs indifférents qui ne demandent qu’à être gouvernés par la puissance ou charmés par le talent.

RIVAROL.

